

Un auteur en attente de la psychanalyse : Kleist
Jacques Nassif
4e séance
Le 20 janvier 1995
Sur et autour de Michael Kohlhaas

A partir de ma lecture de *La famille Schroffenstein* de Kleist, je vous ai proposé:

- 1) Un redéploiement de la structure de l'Œdipe dans le temps, faisant remarquer que le crime de Laïos antécède celui d'Œdipe.
- 2) Je vous ai proposé, et cela depuis pas mal de temps, une nouvelle conception du clivage qui ne divise pas uniquement le sujet comme sachant, mais qui fait de la croyance, et de sa non inscription dans l'inconscient, suivant l'axiome freudien, le fer de lance du clivage. Le déni antécède par là même le refoulement.

La lecture de Kleist me contraint à ce réaménagement de la métapsychologie freudienne. Si on applique le prisme ainsi redéfini sur la structure de cet Œdipe redéployé, on obtient un résultat complexe. Il y a d'un côté la croyance de l'enfant en la capacité qu'a l'adulte de le supprimer, laquelle antécède, chez lui en tout cas, l'éclosion d'un désir sexué, avec pour conséquence, la castration et l'entrée dans cette structure qu'est l'Œdipe.

Mais, le forfait de Laïos, à supposer qu'il soit perpétré effectivement et qu'il ne soit pas seulement fantasmatiquement cru par l'enfant, peut fort bien déterminer un sujet qui ne se contente plus d'y croire, mais qui cherche à le prouver, à en appeler pour cela à la loi et à ses représentants dans le social, devant ainsi passer du privé familial au public collectif. C'est le cas, selon mon hypothèse, de Michael Kohlhaas, auquel je retourne donc.

La dernière fois j'ai amorcé les choses en vous racontant le début de l'histoire (les 60 premières pages, un bon tiers). J'ai énoncé l'hypothèse d'un parallélisme à faire entre les sévices subis par les chevaux et ceux encourus par l'enfant Kohlhaas dans sa vie scolaire, puisqu'il nous est dit que le père était maître d'école. J'aurai l'occasion de faire remarquer aujourd'hui que cela évitera la mort à la première institutrice de cette nouvelle à qui Kohlhaas s'oppose, Antonia Von Tronka qui a été aussi l'institutrice de ce Wenzel et chez laquelle il s'est réfugié un moment.

Ceci est la première hypothèse. Autrement dit en termes exprès, il est inimaginable que le paranoïaque commette le meurtre du père qu'il s'agit justement de mettre en jugement pour le faire condamner comme criminel.

La deuxième chose que j'ai fait remarquer est que, à ce père absent, c'est en nature qu'il faut payer la dette. Ce qui entraîne que les chevaux eux-mêmes soient pris en gage. L'intendant, le prévôt, peu importe, les représentants d'une puissance paternelle dans l'inconscient de Kohlhaas prennent en gage ses chevaux et refusent que ce soit de l'argent qu'il laisse en gage.

Les chevaux, et nous aurons à y revenir, incarnent beaucoup de choses, incarnent sûrement une position d'enfant, de corps souffrant. Le trauma que représente le fait que les chevaux aient été esquinés et retenus, est d'autant plus aigu qu'il est relayé par les mots d'un récit: celui du serviteur qui a subi dans son corps une injustice, pour défendre le corps des chevaux. Et si, les chevaux, c'était l'enfant, vous voyez bien que Herse occupe dans ce récit une position qui serait celle de la mère s'interposant pour défendre l'enfant contre le père.

Mais, quatrième hypothèse, la femme de Kohlhaas va à son tour recevoir les coups subis par le valet, et cette fois, ils entraînent sa mort. Il faut quand même remarquer que la mort du désir de Kohlhaas pour sa femme antécède la mort de cette femme et renforce l'impossibilité d'en faire le deuil, autrement qu'en entrant dans le délire.

Pour finir, et nous nous sommes arrêtés là, j'ai fait remarquer que, plutôt que d'avoir à provoquer la mort d'un enfant, Herse préfère laisser la foudre de Dieu agir éventuellement à sa place. Ce n'est pas ce que fait Kohlhaas. A partir du moment où nos lois ne s'interposent pas entre les hommes pour rendre la justice de Dieu, pour suppléer sa foudre, le raisonnement de Kohlhaas devient: «Je mets le feu dans les maisons jusqu'à ce que j'obtienne réparation.» On voit bien que c'est à cause d'une certaine vacance de la légitimité et par défaillance de la Référence, pour parler comme Pierre Legendre, que Kohlhaas peut s'instaurer en justicier, se faire justice lui-même.

La dernière fois, nous en étions là. Je vais me replonger dans la lecture, suivre Kleist pas à pas dans la description de cette évolution. Cette lecture va suivre deux axes. Le premier axe étant de considérer qu'il y a lieu de suivre les tribulations du sujet Kohlhaas comme révélant un transfert. J'emploie avec beaucoup de précautions ce mot de «transfert», mais je pense qu'il est indispensable de l'utiliser étant donné ce que Kleist nous apporte pour caractériser ce type de sujet. Nous allons voir que son transfert se définit comme articulé avec le «transfert de compétence». Je parlerai plus loin du second axe. J'annonce seulement que son intervention coïncide avec la réintroduction de la dimension du hasard dans le corps même du récit.

Je reprends ce récit au moment où Kohlhaas incendie le château de Tronkenburg. Le premier acte qui attire mon attention, et qui est caractéristique de ce type de sujet, est le suivant: «*Kohlhaas monta dans la grande tour du château, une pièce qui était encore habitable, et rédigea un texte qu'il qualifia de mandement Kohlhaasien, dans lequel il engageait le pays à ne pas porter assistance au jeune seigneur Wenzel von Tronka, contre lequel il menait une juste guerre, etc., etc.*» Ce que j'entends vous faire ici remarquer, c'est que ce recours à l'écriture entraîne tout de suite le pléonasme d'une auto-référence. Ce qui est devenu inévitable, puisque dans ce cas précis il n'y a plus de référence qui soutienne le sujet. Ce qu'il écrit est toujours une caricature de loi. On lit dans ce texte des : «sous peine de mort, anéantissement de tout ce qui a nom de propriété, etc.»

Or un tel texte, il ne suffit pas de l'écrire dans un moment de grande dissipation, manie

peut-être, il faut aussi le transmettre, donc il faut pouvoir le remettre auprès de ce qui fera office de média; et c'est ici les voyageurs et les étrangers qui sont chargés de la tâche. Je remarque au passage qu'il y a très peu d'anachronismes chez Kleist. En revanche, la plupart des noms qu'il donne aux principaux personnages sont soigneusement pesés, dans la mesure où il sont sûrement significatifs pour les gens qui vivaient au XVIIIe siècle: j'en veux pour preuve le nom qu'il donne à un gentilhomme: von Stein, nom d'un baron célèbre au temps de Kleist par les réformes qu'il entreprenait.

La seconde petite remarque que fait Kleist à propos, je dirais, des sentiments qui affectent le sujet enclin à ce mode de pensée, celui, donc, qui consiste à recourir à l'auto-référence dans l'écriture, c'est qu'un tel sujet est toujours porté aux plus sombres pressentiments. *«Herse arriva et lui confirma ce que son cœur, toujours enclin aux plus sombres pressentiments, lui avait déjà dit.»*

Ce n'est donc pas la pensée qui anticipe, mais le cœur; et celui-ci le pousse à anticiper toujours dans le même sens, vers une confrontation qui risque de l'annihiler, puisqu'ayant défié la puissance temporelle, il va devoir affronter le représentant de Dieu. Le premier qu'il rencontre est la supérieure du couvent, Antonia Von Tronka qui lui dit: *«Crains Dieu et veille à ne rien faire de mal.» «Kohlhaas fit tourner bride à son cheval et repris soudain dans l'enfer de sa vengeance insatisfaite, il était sur le point de crier l'ordre de mettre le feu, quand éclata un terrible coup de foudre, qui vint frapper le sol tout près de lui.»*

La chose est à peine esquissée; mais on sent bien, après ce que nous avons souligné à propos du serviteur qui ne se permet pas, lui, de se substituer à la foudre, qu'un moment vient où la foudre devient le signe par excellence. Lorsqu'un sujet est rentré dans ce type de folie, il est inéluctable que ce soit la lecture de signes du ciel qui tende à remplacer la parole. *«Kohlhaas resta un instant songeur, réfléchissant. Une averse soudaine et violente fouetta alors le pavé de la cour éteignant les torches et apaisant la douleur dans son cœur malheureux. Il salua la dame d'un rapide coup de chapeau, et fit faire demi-tour à son cheval, piqua des deux tout en criant: – Suivez-moi, mes amis, le junker est à Wittenberg.»*

Ce nom ne vous dit peut-être rien; mais le lecteur de Kleist sait, lui, qu'en cette ville réside à cette époque un personnage éminent qui n'est autre que Luther. Vouloir attaquer Wittenberg, c'est nécessairement s'exposer à une rencontre avec ce représentant de Dieu le plus attiré, ce qui ne peut que donner une coloration religieuse au combat que mène Kohlhaas pour la justice. C'est cela même qui lui fait rédiger *«un second mandement où après un bref rappel des faits le concernant, il appelait tout bon chrétien, ainsi s'exprimait-il, avec la promesse d'une prime d'engagement et autres avantages de guerre, de s'enrôler pour sa cause contre le Junker Von Tronka, le commun ennemi de tous les croyants.»*

Manifestement tout délire, à un moment ou à un autre, devient un délire à thème religieux. La lutte pour rétablir la justice défailante ne peut dès lors que prendre une tournure de guerre sainte.

Dans ce genre d'escalade, il est bien évident qu'aucune limite ne peut se manifester. Car on n'a encore jamais vu l'Ange de Dieu venir sur terre arrêter un forcené. Il ne s'agit en fait que d'une auto-proclamation à laquelle se montre ouvert quiconque veut se libérer du maître. *«Dans un autre mandement qui devait paraître bientôt après, il se désigna lui-même comme “un maître soumis à Dieu seul, indépendant de l'Empire et du monde entier”. Cette proclamation exaltée, de nature inique et morbide, fit accourir à lui, issu de la racaille que la paix avec la Pologne avait rendu famélique, tout un essaim de loqueteux, attirés à la fois par le tintement de son argent et par la perspective du butin.»*

C'est une chose à laquelle Kleist est très attentif, et à laquelle Kohlhaas reste totalement aveugle. Car très vite le fou, appelons-le comme cela, fait alliance en chemin avec le pervers. Tous ceux qui vivent de la croyance et de la transgression vont enfourcher le cheval que leur propose quelqu'un comme Kohlhaas, pour le suivre, mais surtout pour profiter de l'aubaine.

Je vous passe les détails de toutes les exactions et infamies qui se commettent à Wittenberg; Kohlhaas agit essentiellement en provoquant des incendies, avec, bien sûr, la nécessité de devoir signer ce genre d'actes : *«...tandis que les valets pillaient dans les faubourgs, il fit placarder sur un pilier de porche d'église une proclamation où il était dit que «c'était lui Kohlhaas qui avait mis le feu à la cité», et que «si le Junker ne lui était pas livré, il la réduirait en cendres d'une façon telle – disait-il expressément – qu'il n'aurait plus besoin de regarder derrière les murs pour le trouver.»* Sous la puissance des métaphores que Kleist parvient à trouver pour les prêter à son héros, se cache en fait une faiblesse: celle d'avoir à signer des actes qui sinon pourraient être interprétés comme des actes de pillage ou brigandage commis peut-être à son instigation, mais qui ne font que mieux ressortir le fait qu'il n'est pas la foudre, qu'il n'est pas Dieu. Il faut absolument qu'il se pose en signataire d'actes qui dépassent toute parole et qui arrivent parfois à la métaphore. Métaphore pas très engageante, c'est le moins qu'on puisse dire!

Ici, il est indéniable que Kleist s'amuse, surtout lorsqu'il met en face de Kohlhaas quelqu'un qu'il appelle Otto Von Gorgas. Ce *«vieux gouverneur de la province décida qu'il était temps d'envoyer un escadron de cinquante hommes s'emparer de l'effroyable forcené.»* Ces cinquante hommes sont défaits et Kohlhaas incendie à nouveau la ville. Il placarde aux quatre coins de l'hôtel de ville son mandement, ce qui oblige Otto Von Gorgas à partir en campagne lui-même avec un nombre plus grand d'hommes. Il ne parvient pas à arrêter Kohlhaas et ne peut faire mieux que de sauver le Junker Von Tronka. Et lorsque celui-ci apparaît devant la foule massée devant la place forte, c'est au peuple lui-même qu'il va avoir affaire. *«Le peuple que les lansquenets ne retenaient qu'avec peine le traitait de tous les noms: «Sangsue! Calamité publique! Persécuteur et tourmenteur ! Misère des hommes! Malédiction de la cité de Wittenberg! Malheur du pays ! Ruine de la Saxe!»*

Vraiment, le brave Kohlhaas n'en demandait pas tant. En tous les cas, c'est le peuple qui dit la vérité de la persécution qu'a subie Kohlhaas. Et c'est déjà une victoire, tellement il n'est pas rare que ce type d'engagement pour dévoiler la vérité provoque plutôt de la dérision. En plus, Kohlhaas obtient même des victoires militaires. Il arrive à défaire une armée entière envoyée par l'Électeur et commandée par le prince Von Meissen, procédant, comme il le fait souvent, par une attaque de nuit.

Fort de cette victoire, n'ayant plus rien à attendre de Wittenberg, puisque manifestement Von Tronka n'y est plus, il va aller attaquer Leipzig, la plus grande ville du pays, portant donc les armes de Saxe en Brandebourg. *«Dans le mandement qu'il fit répandre à cette occasion, il se désigna comme le "lieutenant de l'archange Saint-Michel, venu pour châtier par le fer et le feu, en la personne de tous ceux qui, dans ce conflit, se rangeraient au parti du Junker, la perfidie et la malice où le monde entier avait sombré." En outre, du château de Lützen dont il s'était emparé et où il s'était établi, il appela le peuple à se rallier à lui pour l'établissement d'un meilleur ordre des choses; et ce nouveau mandement, dans sa souscription, portait une trace de démence, car il était signé: "Fait à Lutzen, au siège de notre gouvernement mondial provisoire, dans le château de l'Archange." »*

On sent bien ici que se profile l'indication que le passage d'une nouvelle limite a été

franchi, celle qui marque l'entrée d'un paranoïaque dans la mégalomanie. Or celle-ci n'est vraiment rendue possible que dans la mesure où le pouvoir du Prince est assez sérieusement mis en défaut. Il va bien falloir que l'Électeur de Saxe, que ces appels à la Révolution ne peuvent laisser indifférent, entre personnellement en lice. Averti de l'ampleur des bouleversements qu'a pu entraîner une simple histoire de chevaux injustement esquinés, il rassemble une armée de 2 000 hommes dont il prend la tête pour arrêter le monstre, tout en réprimandant von Gorgas, qui a fait toutes sortes d'erreurs et qui n'est pas parvenu à être la gorgone qui aurait pu arrêter Kohlhaas à temps.

Et il y est d'autant plus directement contraint que des placards anonymes cherchent à détourner la menace qui plane sur Leipzig, en montrant du doigt les vrais coupables : *« Dans tous les villages des alentours de Leipzig avait été adressée on ne savait par qui une déclaration à Kohlhaas, dans ces termes: "Wenzel, le Junker, se trouve chez ses cousins Hinz et Kunz à Dresde." »* Je vous ai déjà parlé de Hinz et Kunz, des gens de la famille de Von Tronka dont l'un est Chambellan et l'autre est Échanson. Ils sont objectivement des ennemis du peuple, dans la mesure où ce sont eux qui ont subtilisé la requête de Kohlhaas qui n'est jamais parvenue à son destinataire: le Souverain. Ils ont entravé le cours normal de la justice et ce sont eux les principaux responsables de toutes ces histoires. Le placard anonyme vise à ramener la vengeance sur la famille Von Tronka, donc sur le prince Électeur lui-même qui est visé derrière elle. J'irais même jusqu'à penser que derrière l'anonymat de ces placards, on peut s'imaginer, pourquoi pas, que c'est à la plume sournoise de Kohlhaas lui-même qui se prend au jeu, qu'il faut les imputer, même si les braves bourgeois de Leipzig ont de bonnes raisons de détourner le feu qui menace leur ville.

La tension monte, les enchères montent, le nombre d'hommes en jeu augmente. Il est temps que la parole reprenne le jeu et s'oppose à l'aveuglement de la force. C'est précisément en ce point que Kleist a le génie de faire intervenir la personne même de Luther dont la présence avait été seulement évoquée par le nom de sa ville. *« On en était là, quand le docteur Martin Luther se mêla de l'affaire et entreprit, par la seule force apaisante de son verbe et en s'appuyant sur le grand prestige que lui donnait sa position dans le monde, de ramener Kohlhaas aux saines limites de l'ordre humain, faisant appel à ce qu'il pouvait y avoir de bon dans le cœur de l'incendiaire, il rédigea le placard suivant qui fut affiché dans toutes les villes et places de l'électorat:*

« Kohlhaas, toi qui prétends être envoyé pour brandir l'épée de justice, qu'oses-tu là, présomptueux, dans la folie d'une passion complètement aveugle, toi que l'injustice habite de la pointe des cheveux à la plante des pieds? Parce que le souverain dont tu es le sujet t'a dénié ton droit – ton droit dans une chicane de rien du tout –, voilà que, t'insurgeant par le fer et le feu, tu romps sauvagement, tel le loup du désert, la paix publique dans la communauté dont il est le garant et le protecteur! Toi qui induis les hommes en erreur par cette allégation pleine de perfidie et sans véracité, te figures-tu, pécheur, que plus tard, devant Dieu, quand la lumière brillera dans les replis de tous les cœurs, c'est avec cela que tu t'en tireras? Comment peux-tu prétendre que ton droit a été dénié, toi dont le mauvais cœur hargneux excité du vilain désir de la vengeance personnelle, n'a plus fait aucun effort pour obtenir justice, après l'échec de tes premières et légères tentatives? Une brochette d'huissiers et de recors qui escamotent une lettre apportée ou qui retiennent un jugement qu'ils doivent remettre, est-ce que ce sont là tes autorités? Car, laisse-moi te dire, homme oublieux de Dieu, que les autorités que tu incrimines ne savent rien de ton affaire – que dis-je? le souverain contre lequel tu te révoltes, ignore même ton nom, si bien qu'au jour où tu voudras t'avancer pour l'accuser devant le

trône de Dieu, lui, le visage serein, pourra répondre: À cet homme, Seigneur, je n'ai fait aucune injustice, car son existence est inconnue à mon âme.

L'épée que tu manies, sache-le, c'est l'épée du brigand et du sanguinaire; tu n'es qu'un rebelle, pas un guerrier du juste Dieu, et ta fin ici-bas c'est la roue et la potence, et au-delà la damnation préparée pour le criminel et l'impie.»

“Martin Luther”.

Si je vous ai lu ce placard en son entier, c'est parce qu'il a le ton comminatoire du prophète qui rétablit la vérité. Mine de rien, les arguments que Martin Luther décoche sont terribles. D'abord, il fait remarquer à Kohlhaas que son affaire est une chicane de rien du tout, ensuite que l'autorité n'a pas été atteinte en raison d'efforts insuffisants pour obtenir justice. La mort de sa femme, alors qu'elle voulait faire parvenir sa requête l'a, il est vrai, découragé; mais Luther a raison d'ignorer ce fait, puisque Kohlhaas lui-même le tait.

Mais l'intervention la plus puissante et la mieux ajustée est celle qui consiste à lui dire que les autorités incriminées ne savent rien de son affaire et ignorent même son nom, parce qu'elle entraîne inéluctablement que le sujet de ce nom soit remis dans son corps. C'est bien l'intervention dont un fou a le plus urgent besoin, parce qu'elle se situe dans son registre qui est celui d'une crise de la référence, provoquée par un effondrement de la croyance. Enfin lui signifier que l'épée qu'il manie est «celle du brigand», c'est lui faire entendre qu'il s'est laissé dominer par les pulsions de son corps.

Mais il importe surtout de remarquer que cette intervention a lieu alors qu'il s'y attend le moins; bien qu'il l'ait provoquée par tous les moyens, elle n'était pas venue et il n'avait eu affaire qu'à la réplique des armes. L'effet de sidération escompté par Luther sera obtenu à coup sûr. Un psychanalyste qui serait mis en demeure d'user de la «force apaisante de son verbe» n'aurait su faire mieux.

L'intervention est certes violente, mais il faut qu'elle soit à la mesure de la violence que le fou fait subir à son entourage ; et l'on peut s'y risquer, c'est même indispensable, pourvu que ce soit par le canal de la parole que cette intervention se fasse entendre. Et quand cette intervention doit être prodiguée – on peut se mettre à la place de Martin Luther, pourquoi pas? –, il faut user de la surprise, car si le sujet s'y attend, et vous met à cette place, il vous a déjà piégé. Kleist est très attentif à montrer comment, justement, cette découverte du placard se fait par un Kohlhaas qui «ne voyait rien ni ne regardait rien».

Les valets qui l'entourent n'osent même pas lui en parler; ils s'arrangent pour qu'il ne puisse éviter d'y jeter un œil, et c'est bien sûr par la signature qu'il est d'abord arrêté: «...*la feuille qui le taxait d'injustice était signée du nom qui était pour lui le plus cher et le plus digne de respect de tous les noms qu'il connaissait: celui de M. Luther!*» Car il faut, pour que ce type de mandement puisse avoir un effet, que celui qui l'énonce ait obtenu, malgré tout, un certain prestige. N'importe qui n'est pas Martin Luther. Si l'on ne porte pas un tel nom et que l'on se trouve dans la position d'avoir à intervenir auprès d'un fou de la même manière, il faut savoir attendre ou être pour le moins investi par ailleurs du prestige parfois accordé à une fonction; car, pour rétablir le symbolique, un tel sujet a besoin de croire en l'homme qui lui parle enfin avec des mots.

En ce qui concerne Luther, la foi et le respect existent déjà et la seule lecture du placard suffit à obtenir de Kohlhaas un effet qui n'est pas que de sidération, puisqu'il cesse apparemment de ruminer sa haine pour se mettre en route vers Wittenberg et chercher à avoir une entrevue avec l'auteur d'un texte qui l'épingle avec une telle force.

Il pénètre chez lui subrepticement à la tombée de la nuit et muni de pistolets avec lesquels il menace de se suicider, si Luther appelle. Et c'est ainsi qu'une entrevue, qui prend les allures d'une véritable séance extorquée, va se dérouler devant nos yeux. Je vous propose d'y regarder de près, car elle a beaucoup à nous apprendre.

« – Très révérend Seigneur, si vous touchez à la sonnette, le pistolet que voici m'étendra mort à vos pieds. Veuillez donc vous asseoir et m'écouter: vous ne seriez pas plus en sûreté qu'avec moi, si vous étiez au milieu des anges dont vous couchez les psaumes par écrit!

– *Que veux-tu? demanda Luther, tout en se rasseyant.*

– *Votre opinion sur moi, que je suis un homme injuste, la réfuter! répondit Kohlhaas.»*

Je le remarque en passant, le traducteur a sûrement raison de respecter ici l'ordre des mots de la phrase en allemand. On peut être sûr tout aussi bien que Kohlhaas a en tête chacun des mots de la diatribe de Luther et que la «réfutation» qu'il a préparée la suivra point par point. Mais sa demande se fait au début fort modeste: un «sauf-conduit», pour aller à Dresde exposer son affaire, s'il est vrai que l'autorité compétente n'a pas été mise au courant expressément de sa requête.

Vous allez voir que Luther, dans ce dialogue, se contente, à chaque fois, de rétablir la référence. Il ne s'occupe absolument pas des faits et des allégations de Kohlhaas, mais se pose toujours en garant de l'existence de la loi et du droit. «*Qui t'a donné le droit, lui demande-t-il, à la suite d'un arrêt de justice émanant de ta propre autorité, d'assaillir le junker von Tronka et de poursuivre, sous prétexte que tu ne l'as pas trouvé dans son château, de poursuivre et de frapper par le fer et le feu la société qui le protège?*» Il suffit que cette question soit posée pour que Kohlhaas soit obligé de répondre: «*Très révérend Seigneur, personne dorénavant. (...) Du moment que la société des hommes, comme vous m'en avez donné l'assurance, ne m'avait pas rejeté, la guerre que je mène contre elle est une iniquité.»*

On peut dire que Kohlhaas a lu le placard de très très près pour pouvoir tirer une telle thèse «la société des hommes ne m'a pas rejeté», du texte de la diatribe de Luther. J'ai bien sûr regardé dans le texte allemand pour voir le terme que Kleist emploie, pour dire «rejeter». Ce n'est pas *verworfen*, c'est encore plus fort, c'est *verstoben*, ce qui veut dire repousser, mais dans le sens même de mettre au ban. C'est toujours de cela dont il s'agit dans un délire. Quiconque voudrait intervenir soit dans un délire soit dans ce type de folie, s'il parvient à s'y inscrire comme interlocuteur, ne peut faire autrement que de poser un geste de ce type: dire que tout ce qu'il entend est audible, que tout ce qui s'énonce de la part du sujet en question est recevable, vient de quelqu'un qui n'a pas à être mis au ban pour ce qu'il dit.

Luther, je dois dire, enfonce le clou, va encore plus loin, allant jusqu'à assumer de dire, en bon théologien qu'il est, que la dimension de l'État, en tant que telle, est antinomique avec un tel rejet. Quand j'ai lu ça, j'en ai été pantois! «*Rejeté! s'exclama Luther en le dévisageant. Quelle folie, quelle furie d'imagination t'a emporté l'esprit? Qui t'a rejeté de la communauté de l'État dans lequel tu vivais? A-t-on jamais vu un seul cas, depuis qu'existent les États où quelqu'un, oui, qui que ce soit, en aurait été rejeté?* » Ce qui est le plus frappant dans un tel discours, c'est qu'il s'oppose en miroir à celui de Kohlhaas, en excluant même la possibilité d'un antagonisme entre le sujet et la loi, en excluant donc très précisément la possibilité de l'hystérie.

Alors Kohlhaas, pour être sûr d'avoir bien entendu, donne une définition de ce qu'il entend par «*verstoben*». «*Rejeté! répondit Kohlhaas, le poing serré, rejeté: j'appelle ainsi celui à qui la protection des lois est refusée. Parce que cette protection, pour la bonne marche de mes pacifiques affaires, j'en ai besoin. Et c'est pour elle, oui, et c'est pour l'avoir que je me*

réfugie au sein de cette communauté, moi et l'ensemble des biens que je me suis acquis, et celui qui me la refuse, me rejette parmi les fauves du désert: il me met lui-même entre les mains – comment pourriez-vous le contester? – la massue qui seule peut désormais me protéger.» Tout cela est d'une vérité clinique imparable. On ne saurait être plus précis que Kohlhaas, concernant le fait que le fou est celui qui se met en situation d'exclu, qui fait tout pour être l'exclu, de telle sorte qu'étant exclu de la protection des lois, il puisse se mettre au-dessus de la loi. Il est d'autant plus indispensable que la loi le protège, en accordant un statut à sa folie elle-même. Car, si le fou n'était pas reconnu, la place elle-même du Roi ne le serait pas. On verra un peu plus loin à quel point le pacte entre le fou et le roi est indispensable, pour faire tenir ensemble tous les éléments du social.

Quelle est la réplique que Luther va adresser à ce type de discours? Loin de se situer au niveau des faits, sa tactique va consister à resubjectiver les faits, à débusquer le sujet derrière chaque fait, à renvoyer au contexte et à la particularité des circonstances chacun des énoncés de Kohlhaas, pour lui faire entendre son énonciation. *«Qui (c'est moi qui souligne) t'a refusé la protection des lois? Ne t'ai-je pas écrit que la plainte que tu as portée en justice est inconnue du prince auquel tu l'avais adressée? Quand des serviteurs de l'État interceptent les procès derrière son dos ou de quelque autre manière se moquent à son insu de son nom sacré, qui d'autre que Dieu est en droit de lui demander compte sur le choix de tels serviteurs? Est-ce que c'est toi, abominable réprouvé de Dieu, qui a compétence pour le juger sur cela?»*

Ce texte le montre donc fort bien, en même temps qu'il remet en selle les sujets impliqués dans l'affaire, Luther s'emploie à montrer qu'on ne badine pas avec le Souverain et que si jamais elle était bafouée, oubliée ou méconnue, il faut rétablir la transcendance de ce Souverain. Or c'est précisément ce dont Kohlhaas a besoin. Luther, non seulement lui apporte, mais lui impose une telle transcendance, si bien que le «que veux-tu?» avec lequel il l'a accueilli et la demande d'un sauf-conduit pour se rendre à Dresde afin que justice lui soit rendue, se transforment en une entreprise, titanesque et indispensable, de rétablissement de la légitimité du pouvoir, avec la nécessité pour cela de s'en remettre à une compétence qui n'est plus de ce monde.

Mais c'est bien en ce monde que Kohlhaas, qui s'est mis en dehors des lois, a besoin d'un «sauf-conduit». Luther, qui supporte visiblement assez mal «la position de bravade arrogante» de son interlocuteur, lui fait encore préciser ce qu'il attend exactement du tribunal dont il veut obtenir justice, et il s'enflame, lorsqu'il entend dans la bouche de Kohlhaas les termes de «réparation des dommages».

«Réparations des dommages! explosa Luther. C'est à des mille et des mille que s'élèvent les sommes que tu as empruntées chez des juifs et des chrétiens, sur traites ou sur hypothèques, pour faire face aux frais de ta furieuse vengeance personnelle! Vas-tu aussi les mettre sur le compte, quand on abordera ce chapitre?»

Prenons le recul que nous permet notre lecture et faisons des réactions de Luther les linéaments d'une stratégie. S'il est évident que les dommages causés par Kohlhaas sont infiniment supérieurs à ceux qu'il a subis, il est tout aussi évident que Luther, en sursautant d'indignation, lui décoche une interprétation qui vise en fait à obtenir de Kohlhaas qu'il se rende à même d'estimer le coût subjectif de la guerre qu'il mène, histoire de le faire parler comme une personne, et pas seulement comme le sujet lésé d'un souverain inique.

Voilà ce que répond Kohlhaas; et nous pouvons constater que plus il entre en dialogue avec Luther, et plus il s'humanise. *« – La maison, les terres, tout ce que j'avais de biens et de*

bien-être, je ne les réclame pas, non, pas plus que le coût de l'enterrement de ma femme! Pour Herse, sa vieille mère fournira le compte des frais médicaux et le détail de ce dont son fils a été dépouillé à Tronkenburg; quant au dommage, subi par moi, du fait que les moreaux n'ont pas été vendus, le gouvernement n'a qu'à le faire estimer par un expert.» Luther ne se contente pas de cette réponse, et continue de faire mine d'indignation ou d'incompréhension, afin de saisir cet avantage et de pousser Kohlhaas à poursuivre. Celui-ci répond, non sans qu'une larme coule sur sa joue: *«Très révérend Seigneur, cela m'a coûté ma femme.»* Or ayant dit cela, s'étant déchargé du poids le plus lourd, ne voilà-t-il pas qu'il se met à parler à la troisième personne: *«Kohlhaas voudrait démontrer au monde que ce n'est pas dans une injuste querelle qu'elle a perdu la vie.»*

Vous voyez donc l'enjeu de ce dialogue avec Luther: faire exister Kohlhaas comme une entité dans le monde, confronter sa querelle aux idées que se fait ce monde de la justice, et pour finir, accomplir le deuil d'une femme qui est morte pour lui, c'est-à-dire, à cause de sa folie. Poussant alors son avantage, Luther qui vient de reconnaître que ce qu'il réclame est juste, tente encore de lui parler comme aurait fait un prêtre: *«Mais n'aurais-tu pas mieux fait, tout bien pesé, d'accorder ton pardon au Junker pour l'amour de ton Rédempteur, de prendre par la bride tes moreaux, pitoyables et efflanqués comme ils étaient, de sauter en selle et de les ramener dans ton écurie.»*

« – Peut-être! répondit Kohlhaas en allant vers la fenêtre. Mais peut-être aussi que non! Si l'on m'avait dit que c'eût été avec le sang tiré du cœur de ma femme bien-aimée que j'allais devoir les remettre sur pied, il se peut que j'eusse agi ainsi, très révérend Seigneur, et je n'aurais pas craint d'y perdre un boisseau d'avoine! Mais puisque les moreaux m'ont déjà coûté ce prix-là, eh bien les choses doivent maintenant suivre leur cours.»

Nous touchons là, on le voit, à ce qui fait le cœur même, si l'on peut dire en ce contexte, de l'affirmation centrale du délire paranoïaque: il y a de l'inexpiable. Ce qui ne l'empêche pourtant pas de réclamer la réparation du dommage subi, ce qui fait basculer ce mot d'inexpiable sur son autre versant: celui qu'on entend bien quand ce mot est accolé à des termes comme haine ou vengeance, et qu'il fait penser à l'inextinguible d'un feu.

Voyant cela, Luther lui-même ne peut qu'obtempérer, comprenant bien que la détermination de Kohlhaas sera inébranlable. Mais ce qu'il obtient n'est pas négligeable, puisqu'assuré d'être réintégré dans le tissu social ou dans l'ordre du symbolique, comme on voudra, Kohlhaas dépose immédiatement les armes, si bien qu'il est tout à fait inutile que Luther lui demande de se «tenir tranquille» durant ses négociations avec l'Électeur, pour qu'il lui soit accordé une amnistie. Kohlhaas va laisser son butin de guerre, régler ses affaires et partir incognito.

Mais notre homme, juste avant de quitter Luther, se ravise. Il a quand même affaire à un prêtre. Et quand il essaie tout de même de lui faire part de son désir d'être admis au bienfait du Saint Sacrement, il a affaire tout de même à la réponse que peut faire la religion pour mettre une limite à ceux qui sont dans la jouissance de l'inexpiable. - *« Soit, Kohlhaas, je veux bien! Mais le Seigneur dont tu désires le corps, a pardonné, lui, à son ennemi! Et comme le maquignon, interdit, le regardait, il ajouta: - Veux-tu, de même, pardonner au Junker qui t'a offensé? »*

Vous voyez, Luther joue la carte du donnant - donnant. Dans le cadre du discours religieux, la contrition est préalable. Devant cette exigence, Kohlhaas n'a pas le choix. Il est obligé, lui aussi, de mettre en avant sa religion personnelle, appelons ça, comme ça. *«- Le Seigneur non plus n'a pas pardonné à tous ses ennemis. Laissez-moi pardonner aux princes -*

électeurs, mes deux maîtres [car il a affaire à deux princes - Électeurs, ceux de Saxe et de Brandebourg: on verra plus loin que cela lui permettra de jouer sur les deux tableaux.], au prévôt, à l'intendant à Messieurs Hinz et Kunz et à tous ceux qui peuvent m'avoir offensé dans cette affaire, mais, si cela est possible, permettez moi de forcer le Junker à nourrir les moreaux, jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur pleine forme.»

De quoi s'agit-il donc ici dans ce que je qualifie de religion personnelle? Il s'agit de la foi, à laquelle il est souterrainement attaché, en l'existence d'un couple. Et ce couple est sans doute le recouplement en un nœud fort complexe de plusieurs couples qui se sont coagulés en une cellule persécuté - persécuteur qui s'enracine dans l'identification à ses deux chevaux, qui sont pour le moins des livres de chair dont il réclame restitution. Dans cette religion, Luther ne peut absolument pas entrer, bien évidemment, mais il ne peut non plus passer outre et il dit non. « - *Ainsi très révérend Seigneur, ma prière ne sera pas exaucée, je ne serai pas admis au bienfait d'être rendu en paix? - Avec ton rédempteur, non! Avec le souverain du pays cela reste suspendu à la tentative à laquelle je me suis engagé.* » Le verdict est imparable.

Mais le principal, si Luther ne veut pas se faire l'avocat de Kohlhaas auprès de Dieu, c'est qu'il veuille bien se faire son avocat auprès du roi; ce qui est risqué, et Luther le sait bien. Il s'y emploie tout de même et dans une lettre au prince, après avoir visé Hinz et Kunz pour avoir subtilisé la requête de Kohlhaas, propose de l'amnistier en vue d'un nouvel examen de son dossier. Les arguments employés sont que l'opinion publique est avec lui et que sur le plan juridique, on peut très bien le considérer comme une puissance étrangère plutôt que comme un rebelle insurgé contre le trône. S'il n'avait été qu'un rebelle insurgé contre le trône, jamais un prélat n'aurait pu soutenir quelqu'un comme Kohlhaas, on s'en doute.

La lettre de Luther parvient à Dresde et est examinée par toute la chancellerie d'État. Les arguments dont fait état Luther dans sa lettre sont épluchés par tous les principaux personnages de la chancellerie, entre autres par le Comte Wrede (comme par hasard il s'appelle raide) le grand chancelier du tribunal auquel Kohlhaas va avoir affaire et avec qui il s'entendra très bien. Après de longues discussions, le prince suit l'avis de Luther et confie la direction de l'affaire au Comte Wrede. L'avis public qu'il fait paraître présente l'amnistie comme conditionnelle. « *Si contre toute attente, il devait être débouté par le tribunal de Dresde de sa plainte au sujet des moreaux, usage serait fait contre lui de toute la rigueur de la loi pour avoir de son propre chef entrepris de se faire justice lui-même; dans le cas contraire cependant, grâce lui serait accordée, à lui et à toute sa troupe, ainsi que complète amnistie pour les actes de violence dont il se serait rendu coupable en Saxe.* »

En conséquence de quoi Kohlhaas disperse sa troupe. Il dépose auprès du tribunal tout son butin. Puis, il se rend à Dresde après avoir récupéré ses enfants. Il rend visite au prince von Meisen, puis va chez le Comte Wrede et fait la déposition de sa plainte, exactement identique à celle qui avait été déboutée naguère. Cruche cassée? C'est que l'objet du délit a lui-même disparu. Suit, en effet, un chapitre, drôle et atroce à la fois, sur l'identification des moreaux par les Von Tronka. Est-ce que ces moreaux sont encore quelque part? Où sont-ils? Comment va-t-on les retrouver? Et ces chevaux qu'on retrouve, comment savoir si ce seront les bons, si efflanqués qu'ils soient? Bon, on fait une enquête de police pour retrouver leur trace, qui n'aboutit pas; il faut faire une requête judiciaire qui finit par faire arriver les chevaux en piteux état à Dresde derrière une carriole que conduit l'équarrisseur.

A l'époque, c'est un personnage trouble: tout ce qu'il touche est souillé. Lorsque Kohlhaas qu'on mande à cet effet accepte de reconnaître ces chevaux pour siens et que Kunz donne de l'argent à cet équarrisseur pour sa peine et essaye d'obtenir d'un de ses valets qu'il

amène les chevaux à son château, ce valet refuse, et la foule prend fait et cause pour lui, culbute Kunz par terre, qui est blessé à la tête. Une véritable petite jacquerie a lieu qui doit être réprimée par la force. Tout cela, parce qu'il fallait au préalable laver les chevaux de leur souillure! Vous voyez donc jusqu'où ça va! A ce moment le chambellan, ayant perdu son sang-froid, veut se faire obéir par la force, et la foule s'écrie: jetez à bas ce fou furieux! Vous voyez la folie est à tous les carrefours de ce texte et ce n'est pas que Kohlhaas, loin s'en faut, qui en est dans cette histoire affecté.

C'est ainsi que les bêtes n'arrivent toujours pas à l'écurie des von Tronka où elles pourraient être remises d'aplomb, de telle sorte que l'affaire se règle à l'amiable; et elles finissent à l'écorcherie de Dresde. « *C'est ainsi qu'échoua de bien funeste manière la tentative à coup sûr sincère et bien intentionnée de réparer le tort subi par le maquignon.* » Mais l'échec de cette tentative se retourne en quelque sorte contre Kohlhaas; Une affaire aussi futile, quel fol entêtement! Plutôt que de contraindre les Von Tronka à nourrir les morceaux jusqu'à ce qu'ils reprennent leur forme, ce qu'exige Kohlhaas dans sa déposition, est-ce qu'on ne pourrait pas le dédommager en argent? Effectivement, cela pourrait aller dans ce sens, mais encore faut-il que le chambellan accepte d'entrer en relation avec Kohlhaas! Or justement ce Kunz ne veut plus avoir affaire directement à l'homme, et il fait valoir à l'Électeur que l'état des chevaux est tel que l'on peut les considérer comme morts, une considération qui sous-entend qu'il serait en fait grand temps que l'on passe du juridique au politique. Le Comte Kallheim argumente à l'Électeur: « *Très noble Seigneur, ils sont morts, au sens juridique du terme.* » A tout le moins puisqu'ils n'ont plus aucune valeur marchande.

Déclarer ses chevaux sans aucune valeur, les déclarer pour morts, ce serait évidemment un comble pour quelqu'un comme Kohlhaas! Mais c'est précisément en ce point de malentendu qu'il faut se rendre attentif à l'existence chez Kleist d'une prescience tout à fait éclairée: celle d'avoir su se rendre attentif à l'entrecroisement toujours si poignant entre la perversion et le délire. Tout ce à quoi un fou tient le plus peut fort bien être déclaré sans valeur du côté de celui qui saura tirer avantage de cette valeur dans un autre champ; et réciproquement, chaque acte pervers vient alimenter le délire, en lui fournissant les preuves de son bien-fondé.

En l'occurrence, il s'est rencontré dans l'entourage même de Kohlhaas un nommé Nagelschmidt, autrefois brigand sous les ordres de Kohlhaas; or celui-ci reprend le grand combat, faisant mine de défendre un Kohlhaas injustement retenu, alors que c'est pour piller à son propre compte. « *Tout cela n'était entrepris ni pour la gloire de Dieu, ni par attachement à Kohlhaas, dont le sort lui était tout à fait indifférent, mais pour incendier et piller commodément en toute impunité, sous le couvert de purs mensonges.* »

Mais de leur côté, il y a les Von Tronka, qui, après avoir commencé par reconnaître la faute du Junker, afin d'obtenir un verdict modéré, en venaient par chicanes et retournements sournois à nier complètement l'existence même d'une faute. Et ceux-ci ne peuvent réprimer leur joie d'être si heureusement soutenus dans leur cause par la survenue d'un Nagelschmidt.

Tout cela va petit à petit mettre Kohlhaas hors de lui. Il veut avoir la possibilité de sortir de Dresde, ne serait-ce que pour racheter sa ferme et signer la transaction. En fait, il en est empêché, ce qui signifie pour lui qu'on a rompu l'amnistie qu'on lui avait solennellement promise! Aussi cherche-t-il à mettre le gouvernement en demeure de déclarer sans ambiguïté ni détours qu'il est retenu prisonnier. C'est dans ce contexte qu'une lettre de Nagelschmidt lui parvient, lui proposant de faciliter son évasion. Elle est interceptée. Le Comte s'en empare, dit que Kohlhaas est complice de ce Nagelschmidt. L'Électeur, au contraire, pense que cette lettre

est la preuve qu'il n'y a pas de lien entre eux. On remet la lettre à l'envoyé et on dresse un piège à Kohlhaas, qui, bien sûr, en temps normal, aurait renvoyé cette lettre et dénoncé Nagelschmidt, puisqu'il avait failli faire pendre ce personnage du temps où il était à ses ordres, du fait qu'il avait commis un viol.

Mais Kohlhaas qui est convaincu que rien ne peut le tirer d'affaire, se laisse amadouer par cette proposition et il est coffré immédiatement. Kleist suppose très joliment qu'en fait « *Kohlhaas avait l'intention de se rendre à Hambourg avec ses cinq enfants, et de s'embarquer pour le Levant ou pour les Indes Orientales, loin de préférence, et peu importait l'endroit: en un lieu en tout cas où, sous le grand ciel bleu, vivaient des hommes qui ne ressemblaient pas à ceux qu'il avait jusque-là fréquentés.* »

Tombé dans ce piège, il faut voir que Kohlhaas fait aussi tomber le grand chancelier Von Wrede qui est remplacé par le Comte Kallheim. Kohlhaas est conduit dans les tours de la ville chargé de lourdes chaînes. Une condamnation terrible s'en suit, celle d'être livré aux tenailles chauffées au blanc et écartelé pour finir brûlé entre roue et gibet.

C'est précisément à ce moment-là que le transfert dont j'essaie justement de parler, de cour en cour, de juridiction en juridiction, de Luther à l'Électeur, va devenir stricto sensu: « transfert de compétence ». C'est-à-dire que, comme par hasard, l'autre Électeur dont dépend Kohlhaas, le prince de Brandebourg, entre en scène et réclame Kohlhaas, conseillé par Von Gueusau, pour le juger. Le Comte Kallheim est tenu pour responsable de ce mauvais coup, de ce piège dans lequel Kohlhaas est malheureusement tombé. Sa parenté avec la maison des Von Tronka l'a rendu impartial et lui a fait inventer ce faux argument.

Il est révoqué et remplacé. Les têtes tombent autour de Kohlhaas. Ce n'est pas rien que de faire constater à l'Électeur que Kohlhaas a le pouvoir de faire révoquer les grands, qui, autour de ce souverain, montent et descendent, alors que lui jusqu'à nouvel ordre est inamovible. Comme il y a une armée à la frontière, celle de la couronne de Pologne qui est en conflit avec la maison de Saxe et qui demande à l'Électeur de Brandebourg de faire alliance avec elle, l'Électeur de Saxe est obligé de céder.

Le grand chancelier de Brandebourg, messire von Gueusau, « *exigea l'extradition inconditionnelle et immédiate de Kohlhaas, traité jusqu'alors d'une manière arbitraire réprouvée de Dieu et des hommes, et il demanda en outre à la cour de Dresde de faire déposer à Berlin par un avocat le chef d'accusation requis contre le maquignon, afin que l'on pût juger celui-ci selon les lois brandebourgeoises, au cas où l'inculpation serait maintenue. Il réclamait enfin à la Saxe les saufconduits nécessaires à un avocat que l'électeur de Brandebourg souhaitait envoyer à Dresde, afin que fût reconnu le droit de Kohlhaas face au junker von Tronka dans l'affaire des moreaux enlevés en territoire saxon; comme aux fins d'obtenir réparation pour les divers mauvais traitements et actes de violence révoltants subis par le marchand de chevaux.* »

Et c'est reparti de plus belle! L'Électeur de Saxe doit céder; et il ne peut, pour s'en sortir la tête haute, que faire monter encore les choses d'un cran, en présentant à sa Majesté impériale un rapport sur l'incursion armée en Saxe de Kohlhaas, assorti d'une plainte pour « *violation de la paix publique de l'Empire* », non sans solliciter, puisque de toutes façons, l'Empereur n'était lié par aucune amnistie, le transfert de Kohlhaas devant la cour de Berlin, pour y rendre des comptes, par le truchement d'un procureur impérial.

Voilà bien un transfert de compétence poussé jusqu'à son ultime limite. Kohlhaas sera passé du prince de Saxe, à celui de Brandebourg et de ce dernier à l'Empereur. Et ma thèse est

que le paranoïaque sollicite précisément ce type de transfert, plutôt que celui qui le ferait revenir en lui-même et s'interroger sur les tenants et aboutissants de sa réclamation.

Je crois qu'il fallait entrer dans tous ces détails, et suivre pas à pas le texte, je m'en excuse, pour parvenir à ce résultat. J'aborde maintenant ma deuxième partie, je vais vous parler de ce couple que forme Kohlhaas le fou, avec le Roi, c'est-à-dire l'Électeur de Saxe, qui, dans le texte de Kleist, ne porte pas d'autre nom.

La suite du récit va se développer d'une toute autre façon, puisqu'elle va être articulée, non pas autour des tribulations d'un sujet pour faire parvenir une lettre à son destinataire, le souverain, en passant pour cela à travers l'organisation précise de toutes les arcanes du pouvoir, mais principalement, voire uniquement, autour de rencontres et en suivant les défilés hasardeux de toute une série de coïncidences. Kleist va, à partir de maintenant, se livrer au plaisir évident de plonger ses lecteurs, qui jusqu'à présent étaient amenés à suivre le fil historique du vraisemblable et du plausible, à se distraire dans du véridique, mais qui pourrait se targuer d'être parfaitement invraisemblable. Il va multiplier les coïncidences, les hasards, et vous verrez que ce n'est pas pour rien.

C'est bien simple, la plupart de ses phrases commencent par: « *Il se trouva que...* » Je vais donc aligner pour vous, et pour vous permettre de suivre la suite de l'histoire, toute une série de coïncidences. Donc, il se trouva que le bailli Aloysius Von Kallheim avait invité toute la cour à une chasse dans ses terres qui étaient en bordure de Brandebourg, il se trouva que sa fille, Dame Héloïse, femme de Messire Kunz Von Tronka, était de la partie, que cette chasse avait lieu à Dahme, à la frontière de Saxe, que le prince Électeur, assis à côté d'Héloïse, son premier amour, était en joie, qu'il décida d'offrir un gobelet de vin au premier qui passerait par là, que le malheureux que voici qui passe n'est autre que Kohlhaas, monté dans cette voiture qui l'emmène vers le Brandebourg.

La logique des sentiments l'emporte un instant sur celle des coïncidences. L'électeur ne boit pas à la santé de Kohlhaas et il est même exigé de la municipalité qu'elle fasse disparaître cet individu au plus vite, en lui intimant de continuer au plus vite sa route. En fait, un de ses enfants étant tombé malade, la municipalité est obligée de loger Kohlhaas dans sa localité. La chasse reprend de plus belle, même la nuit, car une horde de cerfs vient à passer par là. Héloïse au bras du prince veut regarder la chasse et va se promener avec lui.

Il se trouve que la promenade mène les pas du couple dans la cour même de la maison qu'occupait Kohlhaas, que la curiosité d'Héloïse est piquée et qu'elle convainc le prince Électeur, assuré dans son habit de chasse de l'incognito, d'aller visiter Kohlhaas pour l'approcher enfin d'un peu plus près. « *Le prince électeur, souriant, abaissa son chapeau sur ses yeux et déclara: Folie, tu gouvernes le monde et tu parles par la bouche d'une jolie femme.* »

Les coïncidences, comme vous le voyez, se succèdent et je les juxtapose à toute allure, jusqu'à un point pivot du récit, qui est celui de l'histoire du pendentif que Kohlhaas porte au cou et qui va, comme par hasard, attirer la curiosité d'Héloïse. Interrogé, Kohlhaas ne se fait pas prier et raconte l'histoire. Or je fais remarquer en ce point que nous aurons deux versions de cette même histoire, l'une dans la bouche de Kohlhaas en cette circonstance, et l'autre dans celle de l'Électeur, un peu plus tard, lorsqu'il se voit contraint d'en faire la confidence à Kunz, le mari d'Héloïse qui ne la lui a donc pas racontée.

Les circonstances de l'événement ne sont pas négligeables : Il se situe «juste au lendemain de l'enterrement de ma femme» et le jour où «le prince électeur de Saxe et le prince électeur de Brandebourg avaient une entrevue à Jüterbock ». Quant à la circonstance, c'est celle d'une consultation à laquelle se livrent les princes, « par plaisanterie », auprès d'une bohémienne, qui « disait la bonne aventure au peuple qui l'entourait ». Kohlhaas observe la scène de loin, juché sur le banc d'une église. La femme était, semble-t-il, « occupée à griffonner quelque chose », quand « soudain elle se lève s'appuyant sur ses béquilles et promène les yeux sur le peuple rassemblé autour d'elle; son regard se pose sur moi, moi qui n'avais jamais échangé la moindre parole avec elle, moi qui n'avais jamais fait appel à son savoir, et voilà qu'elle se fraie un chemin à travers la foule jusqu'à moi et me dit: Tiens, si le Seigneur veut vraiment savoir à quoi s'en tenir, il n'a qu'à te le demander. » Interrogée sur la signification de son geste et sur la nature de l'objet qu'elle lui confie, la bohémienne, qui sait apparemment son nom, se contente de lui répondre, parmi beaucoup de choses inintelligibles, que c'est une amulette et qu'il ferait bien de la garder, car elle lui sauverait un jour la vie.

Ce récit a beaucoup à nous apprendre, d'abord, parce que, mine de rien, il marque le début de la folle aventure de Kohlhaas dont la chronologie pourrait donc ainsi fort bien être révisée. L'entrée dans le délire n'est-elle pas couramment marquée par ce genre d'intervention du surnaturel? Et la bohémienne ne procure-t-elle pas en fait à Kohlhaas un talisman qui peut le rendre invincible? De fait, il en fait la remarque en présence d'Héloïse et du Prince, et c'est cela même qui entraîne l'évanouissement de ce dernier.

Vous voyez bien ensuite qu'est scellé par cette bohémienne le pacte entre le fou qui demande justice à son Roi, et le Roi qui aura à demander au fou la nature des prédictions qu'elle a préféré écrire et insérer dans une amulette qu'elle ne remet pas au Roi, mais qu'elle confie à Kohlhaas. Garder l'amulette pour ce dernier, c'est se taire quant au savoir qu'elle détient. Mais faire savoir qu'il détient ce savoir, c'est garder la vie sauve, quels que soient les agissements qu'il se permet! De fait, on le sait bien, le fou se présente toujours comme quelqu'un qui a une révélation précieuse à faire, mais dont il ne se défera qu'en fermant les yeux, et non sans confier son secret à la personne qui ne le lui demande pas, alors qu'il le refusera toujours à celle qu'elle concerne de près.

C'est à cause de cette certitude, fièrement adressée à Dame Héloïse dans le récit qu'elle lui a demandé, que l'Électeur tombe en syncope, puis malade. Et c'est à partir de là que commence ce que je vais appeler le voyage au pays de l'inexpiable, un terme dont je vous ai expliqué la double connotation.

Quelle est la cause des troubles dont souffre l'Électeur? Évidemment, il ne peut pas le dire sur le champ. La seule personne qui le sache, c'est Héloïse; mais celle-ci a-t-elle assisté à la scène de la bohémienne sur la place du marché? On ne le sait pas. Toujours est-il qu'il n'est pas dans l'esprit de cette nouvelle de tomber dans un romanesque où ce serait une femme qui aurait un rôle à jouer. Lorsque son mari, Kunz, pose la question à l'électeur, voici la réponse qu'il obtient: «*Je dois vous avouer, répondit l'Électeur, que c'est la vue d'un billet de rien du tout que l'homme portait dans un pendentif de plomb qui est la cause de cette pénible mésaventure.*» Et de lui demander de monter en selle, de rejoindre Kohlhaas à Dahme et de lui proposer de lui acheter le pendentif, «*quel qu'en fût le prix*».

«*Le chambellan, qui avait peine à cacher son embarras, lui assura que si ce papier avait quelque valeur pour lui, il était plus que tout impératif que Kohlhaas n'en sût rien; si celui-ci, en effet, en avait connaissance par quelque propos imprudent, le prince n'aurait pas assez de toutes ses richesses pour convaincre ce forcené insatiable dans sa soif de*

vengeance.»

« Messire Kunz demanda quel était le contenu de ce billet, et par quel miraculeux hasard il avait appris que celui-ci le concernait. Mais à cette question, jetant des regards méfiants au chambellan, qu'il soupçonnait de manquer de compétence dans cette affaire, l'Électeur ne répondit pas.»

Et, que fait-il? Il s'adresse à un certain Von Stein *« gentilhomme de vénerie, énergique et habile, auquel il avait déjà recouru plusieurs fois pour des missions secrètes »* et il le charge de *« rattraper Kohlhaas au grand galop et, comme il était probable que l'argent n'aurait pas prise sur lui, de lui offrir, en usant de paroles habiles, la liberté et la vie, en échange de ce papier. »* On le voit, c'est finalement le prince qui essaye de proposer à Kohlhaas une sorte de contrat, d'autant que le jeune gentilhomme demande à l'électeur un document écrit de sa main le cautionnant dans cette démarche.

On imagine bien que le marchand de chevaux ne mangera pas de ce pain-là, d'autant qu'il *« avait déjà appris le nom et le rang de celui qui à la ferme de Dahme était tombé évanoui à la vue du pendentif »*. Aussi, quand Von Stein lui fait sa proposition, qui ne fait à la lettre qu'accomplir ce que lui a prédit la bohémienne, voici la réponse qu'il s'attire: *« Noble Seigneur! Si votre prince venait me dire qu'il est prêt à se tuer et à tuer tout le cortège de ceux qui l'aident à maintenir le sceptre - à se tuer, m'entendez-vous! ce qui est pourtant le plus vif désir que nourrisse mon âme! -, eh bien je lui refuserais encore le billet auquel il tient plus qu'à l'existence, et je lui dirais: - Tu as le pouvoir de m'envoyer à l'échafaud, mais je peux, moi, te faire du mal, et je veux t'en faire! »* On ne saurait être plus clair dans la formulation de cette passion, de cette haine faramineuse du souverain. Pourquoi est-ce finalement à ce souverain qu'il en veut? Pourquoi lui voue-t-il une haine inexpiable? Pourquoi ce souverain a-t-il encouru une telle haine? Parce qu'il n'a pas soutenu la Référence qu'il incarnait et qu'il a donc plongé le sujet dans la méfiance absolue.

Quand le prince apprit la nouvelle, son état empira. Il était à Dahme, et il plonge dans une profonde dépression. Quand il parvient enfin à revenir à Dresde pour s'occuper des affaires de l'État, il constate qu'il n'y a plus moyen d'arrêter la machine qu'il a mise en route, en faisant parvenir sa plainte contre Kohlhaas auprès de l'empereur. La lettre qu'il écrit à cette fin à l'Empereur n'y fait rien. Les choses suivront leur cours inexorable, conformément aux lois. Il essaie d'adresser une lettre à l'Électeur de Brandebourg, en vain aussi. Désolé et irrité de ses multiples tentatives, l'Électeur tomba de nouveau malade.

Et l'on peut tout à fait penser que cette maladie de l'Électeur est tout à fait parallèle à celle que l'on peut tout de même imputer à Kohlhaas, bien que celui-ci ne soit plus en mesure de s'en plaindre, au point où il en est de son évolution. Toute la question est ici de savoir comment on tombe malade d'une croyance. Côté Kohlhaas, nous en avons une petite idée, mais côté électeur? On ne sait pas encore quelle est au juste la croyance qui le ronge.

Il se décide enfin à raconter dans le détail l'histoire du pendentif à Kunz. Cette histoire est celle de la rencontre à Juterbock entre lui et l'Électeur de Brandebourg, dans la circonstance, qu'il vaut de rappeler, où ce dernier éprouve le besoin de démystifier la croyance populaire en la véracité des prophéties d'une bohémienne. Dans ce dessein, l'Électeur de Brandebourg *« devant le peuple rassemblé, décida, par plaisanterie, de ruiner la renommée de cette extravagante créature [...] Les bras croisés, il s'approcha de sa table et lui ordonna de nous faire une prophétie dont un présage se confirmerait le jour même. (...) La vieille nous toisa rapidement de la tête aux pieds et dit: Le présage sera que le chevreuil aux grands bois*

élevé dans le parc par le fils du jardinier viendra à votre rencontre au milieu de cette foire, avant que vous la quittiez. »

Kleist insiste sur le fait que *«Voulant prévenir toute ruse et décidé par jeu à jeter un discrédit sans appel sur les prophéties à venir de la vieille, l'Électeur s'entendit avec moi pour qu'on dépêchât au château quelqu'un ordonner la mise à mort immédiate du chevreuil»*. C'est pendant cette mise à mort que la vieille fait ses prophéties, d'abord à l'Électeur de Brandebourg, auquel elle ne semble pas tenir rigueur de sa hargne mécréante, puisqu'elle lui promet la gloire et le renom pour lui et sa dynastie, au point que l'électeur regrette presque d'avoir rendu la prophétie irréalisable. Une pluie de pièces récompense la bohémienne, au point que l'Électeur y va lui-même d'une pièce d'or qu'elle range soigneusement dans une boîte.

A ce moment-là arrive le tour de l'Électeur de Saxe, qui lui tend la main pour qu'il lui dise l'avenir; la vieille se récrie effrayée devant ce qu'elle a à annoncer et elle préfère l'écrire, ce à quoi l'électeur ne s'oppose pas. *«Dans la situation où je me trouvais, je ne pouvais, malgré tout mon embarras, que répondre: - Oui! Fais donc! Elle déclara alors: - Bien. Je vais t'écrire trois choses: le dernier prince régnant de ta maison, l'année où il perdra son pouvoir et le nom de celui qui le lui ravira par les armes.»* Kohlhaas a déjà raconté la suite, mais le prince a aussi sa version qui nous intéresse: *« Curieux au-delà de toute expression, tu peux l'imaginer, je veux me saisir du billet. Mais elle se détourne, en brandissant l'une de ses béquilles: - Nenni, Altesse! Vois cet homme là-bas, avec le chapeau à plume, debout sur ce banc derrière toute cette foule, à l'entrée de l'église: si tu veux le papier, tu n'as qu'à le lui demander! »*

La question qui se pose encore à nous est à présent la suivante: Comment et pourquoi a-t-elle choisi Kohlhaas lui-même? Mais, me direz-vous, on n'est pas obligé de croire à cette prophétie. Or, précisément, un molosse s'empare du chevreuil qu'on vient de tuer dans les cuisines et arrive, avec ce chevreuil dans les dents, sur la place du marché, au moment même où la prophétesse a disparu dans la foule. Alors la prophétie prend immédiatement tout son poids, dans un sens comme dans l'autre, pour l'Électeur de Brandebourg comme pour l'Électeur de saxe. Toutes les recherches pour retrouver la tzigane sont vaines. Elle n'est plus en Saxe, pense à l'heure de sa confiance l'Électeur.

Avant de répondre à cette question capitale du choix de Kohlhaas comme destinataire de la demande de savoir de son Prince, même si ce savoir ne concerne qu'un avenir de mort, il nous faut encore suivre les dernières péripéties du drame, tel qu'il s'est maintenant noué. Il se trouve que Kunz doit se rendre personnellement à Berlin où le jugement de Kohlhaas va aboutir à sa conclusion. Et il doit s'y rendre pour hériter du Comte Kallheim, son beau-père, car celui-ci est mort peu après avoir été destitué, toujours à cause de l'affaire Kohlhaas, et c'est sa femme, Héloïse, qui est légataire de cet héritage. Kunz accompagne Héloïse à Berlin pour hériter du Comte. L'Électeur de Saxe lui donne carte blanche pour essayer encore de soutirer à Kohlhaas le billet qui lui tient tant à cœur, et ce, par le moyen qu'il trouvera adéquat.

Voilà comment ce Kunz imagine d'y parvenir. Il va essayer de trouver une vieille femme qui ressemble à cette bohémienne, faire croire à Kohlhaas que c'est celle-là même qui lui a remis la capsule, car finalement il ne l'a vue que vingt secondes, et lui faire jouer suffisamment bien son rôle pour qu'elle obtienne par son ascendant une restitution du pendentif. Très bien. Mais il faut encore compter avec l'intervention du hasard qui ne fait pas toujours bien les choses.

« Le hasard voulut que ce fût le jour même de l'arrivée du Chambellan à Berlin que la justice parla: Ko hi haas était condamné à avoir la tête tranchée. » Et un peu plus loin: Et comme le vrai n'est pas toujours vraisemblable, [vous avez vu que j'ai fait de ces deux termes

les deux axes de ma lecture de ce texte] *le hasard voulut* [encore une fois le hasard] *que se produisit ici un fait dont nous rendons compte, certes, mais en laissant toute liberté à qui le voudrait de n'y point croire.* »

Si j'insiste sur le fait que Kleist se montre si sensible à l'intervention du hasard, c'est parce que je voudrais en tirer une thèse, qui est d'ailleurs la plus freudienne qui soit: le seul remède à la croyance, surtout quand cette croyance devient délirante, c'est d'avoir recours au hasard. Faire accepter à un sujet que du hasard puisse intervenir dans les événements qui affectent sa vie, c'est le seul moyen susceptible de lui indiquer une issue qui lui permette de sortir de son délire. Kleist, dans son écriture, utilise la même méthode. C'est-à-dire qu'il n'hésite pas, lui, à raconter des anecdotes qui sont incroyables, invraisemblables et qui ont pourtant la force du vrai, du seul fait qu'elles ont eu lieu.

C'est justement à ce hasard qu'il impute le fait que, sans s'en douter, le chambellan commette la pire des bévues: celle d'engager pour jouer le rôle de la voyante une fripière qu'il a innocemment ramassée sur le pavé de Berlin, mais qui n'est autre que la tzigane elle-même. Mieux encore! Faisant le pendant de la bévue de Kunz, il y a aussi celle de Kohlhaas, qui veut à toute force se laisser impressionner par une ressemblance, époustouflante, il est vrai, entre la vieille tzigane qui lui a remis la capsule, et sa défunte femme. Elle en a tous les traits. C'est sa réincarnation en plus vieux qui lui fait penser qu'elle serait comme la mère de sa femme.

Je dois dire que Kleist s'amuse, puisque la femme de Kohlhaas s'appelle Lisbeth et que cette femme, lorsqu'elle lui fait remettre un billet, signe: Élisabeth. A une lettre près, donc! Mais le plus important pour nous, dans ce contexte, c'est que cette tzigane réitère de sa place la requête que lui a faite l'Électeur par l'entremise de Von Stein. Elle lui propose que cette amulette lui serve effectivement à garder la vie sauve, en acceptant le marché que lui a réitéré l'Électeur. Et comme pour appuyer son avis, elle l'énonce en tenant dans ses bras le plus jeune enfant de Kohlhaas...

Mais je retourne encore une fois au texte: « *Kohlhaas, exultant de la joie d'avoir désormais le pouvoir de blesser mortellement son ennemi au talon, à l'instant même où celui-ci l'écrasait dans la poussière, répondit: - Pour rien au monde, petite mère, pour rien au monde! - Pour rien au monde, dis-tu, marchand Kohlhaas, pas même pour ce joli petit enfant blond? [...] Kohl haas, troublé, déclara que ses enfants eux-mêmes, s'ils étaient grands, le loueraient par sa manière d'agir.* » Et pourquoi refuse-t-il? Il avoue très explicitement que la méfiance est à jamais installée en lui. « *A celui qui, une fois, a renié sa parole, je ne veux plus me fier, ajouta-t-il. Seule, une demande explicite et non équivoque de ta part, bonne petite mère, pourrait me pousser à me séparer de ce papier qui, de manière si miraculeuse me permet réparation pour tout ce que j'ai enduré.* »

C'est à ce moment-là que Kohlhaas se jette, littéralement, sur elle. Maintenant qu'elle a fini de dire ce qu'elle avait à dire et qu'elle va partir. Il réitère d'abord sa demande quant au contenu du billet. « *Comme la vieille lui répondit brièvement qu'il pouvait le lire - mais que ce serait pure curiosité de sa part il souhaita obtenir d'elle, avant qu'elle ne le quittât, des éclaircissements sur mille autres choses encore: qui était-elle? d'où tenait-elle le savoir qui l'habitait? pourquoi avait-elle refusé à l'Électeur ce papier qu'elle avait pourtant écrit pour lui? pourquoi, encore, parmi une foule de plusieurs milliers de personnes, était-ce précisément à lui, Kohlhaas, qui n'avait jamais désiré profiter de cette science, qu'elle avait remis l'étrange feuillet?»*

Toutes ces questions, qui sont très précises, nous concernent au plus haut point, puisque ce sont justement celles auxquelles il va falloir que je tente de répondre pour finir.

Questions auxquelles, bien sûr, Kleist se prive de répondre, et dont il nous prive des réponses, préférant laisser planer le mystère! Il faut, bien sûr, laisser planer le mystère! Mais il faut d'abord que le conte se termine. Il se termine par un dénouement absolument conforme à toute la vraisemblance. Plus aucune vérité dans tout ça. C'est-à-dire que c'est un dénouement dans l'horreur de la gloire! Kohlhaas obtient entièrement toutes les réparations qu'il avait réclamées. Il obtient même tout ce qu'il avait demandé à Luther. Celui-ci ne se déplace pas lui-même, mais envoie « *le théologien Jacob Freising, qui lui apportait une missive écrite de la main du maître - lettre sans aucun doute remarquable, mais qui a été malheureusement perdue -; et il eut la joie de recevoir de ce révérend seigneur, assisté de deux doyens brandebourgeois, les bienfaits de la Sainte Communion.* » Il est donc aussi réconcilié avec Dieu.

Mais c'est juste à ce moment qu'il reçoit cette mystérieuse missive: « *Kohlhaas, l'Électeur de Saxe est à Berlin et déjà sur la place. Si tu y viens, tu pourras le reconnaître à son chapeau piqué de plumes bleues et blanches. L'intention dans laquelle il est venu, point n'est besoin que je te la révèle, dès que tu reposeras, il fera déterrer le pendentif et ouvrir le feuillet qui s'y trouve. Ton Élisabeth* ». Ainsi, Kohlhaas est prévenu. Il sait ce qu'il lui reste à faire, s'il veut assouvir sa vengeance jusqu'au bout.

Puis, le verdict final de la Cour de justice de Dresde lui est signifié, et Kohlhaas est emmené sur la place réservée aux exécutions où : « *[...] tous formaient un demi-cercle que le peuple fermait: au milieu un héraut portant un paquet d'objets, et les deux moreaux piaffant, éclatant de santé, car le Grand Chancelier Von Gueusau avait, point par point et sans restriction aucune, obtenu gain de cause dans l'action qu'au nom de son maître il avait intentée à Dresde contre le junker Wenzel von Tronka.* » Donc, Kohlhaas ayant obtenu complète satisfaction, fait don des moreaux à ses fils, donne à la mère de Herse les biens en argent qu'on lui a accordés. Et quand il eut accompli tous ces actes, « *Marchand Kohlhaas, maintenant que tu as obtenu satisfaction, prépare-toi de ton côté à satisfaire sa Majesté l'Empereur dont voici l'avocat, pour avoir violé la paix de l'Empire.* » On lui tranche la tête.

Mais, juste avant qu'on lui tranche la tête, il a le temps de voir l'homme au plumet bleu et blanc. « *D'un mouvement brusque qui surprend le garde, il avance dans sa direction et détache le pendentif de son cou; il en sort le billet, le décachette et le lit; puis, sans quitter des yeux l'homme au panache bleu et blanc qui semble se laisser aller à un doux espoir, il met le papier dans sa bouche et l'avale.*

A cette vue, l'homme au plumet bleu et blanc, brutalement pris de spasmes, tombe évanoui. Et tandis que ses compagnons se penchent sur lui et le relèvent, Kohlhaas se tourne vers l'échafaud, et sa tête tombe sous la hache du bourreau.»

Ainsi, vous pouvez le remarquer, Kleist souligne jusqu'au bout le parallélisme entre ce qui arrive à l'électeur de Saxe et à celui que j'ai appelé le fou, dans la mesure où seule la mort, assortie de la destruction matérielle des traces du pacte qui les lie, peut le délivrer d'un tel pacte.

Ainsi finit l'histoire de Kohlhaas. Il faut maintenant que je me risque, moi, à répondre à ces questions laissées sans réponse par Kleist. La tâche n'est pas si simple, elle est même extrêmement ardue. Pour répondre, c'est tout le discours analytique qui est à convoquer à travers la personne de cette prophétesse, Lisbeth/Élisabeth, réincarnation ou non de sa femme. Cette femme qui sait, cette sorcière, c'est la sorcière métapsychologie. Qu'elle sache l'avenir,

peu importe! Elle sait, en tout cas, que le roi a besoin du fou, autant que le fou a besoin du roi. Ce que j'ai aujourd'hui essayé de démontrer tout au long de cette histoire. C'est bien pour cela qu'elle confie à Kohlhaas, qui ne le demandait pas, le talisman maléfique, l'ayant ainsi reconnu, l'ayant intronisé, lui ayant confié une mission: celle de faire croire qu'existe quelque part un savoir de la loi. Et elle l'a fait, parce qu'elle a apparemment fort bien perçu qu'avec la mort de sa femme un tel homme avait la trempe nécessaire pour se lancer dans la terrible aventure qui consiste à chercher à rendre le pouvoir enfin légitime.

La science dont elle dispose (c'est bien le mot de Kohlhaas « quelle est **la science** qui t'a fait me choisir?») est en la circonstance très précisément celle qui lui permet de transmettre à quelqu'un qui en serait digne, parce qu'il en a déjà profondément le désir, non point le savoir lui-même, mais la possibilité de faire savoir qu'il le détient, qu'il l'enferme dans ce pendentif, cette amulette, ce talisman, cette babiole de rien du tout, mais qui est le réceptacle de ce savoir qui n'est pour lui qu'un objet de pure curiosité et pour le prince l'objet d'une convoitise énorme.

En fait, l'électeur saurait-il ce qui est écrit sur le papier que recèle le pendentif que cela ne changerait sans doute en rien la façon dont il doit tenir le sceptre. Pourtant, aucun pouvoir ne peut se soutenir sans cette croyance délirante, il faut le dire, que l'avenir est déjà écrit quelque part et que quelqu'un en détient le savoir. Le pouvoir, c'est la puissance d'aller jusqu'à prévoir l'avenir, en l'organisant: quand le roi est mort, il faut pouvoir dire: vive le roi!, et donc savoir à l'avance qui ce sera. Il faut que le pouvoir puisse prophétiser sa suite, puisse ainsi se pérenniser, se rendre éternel, échapper à la mort et au temps.

Il n'est donc pas étonnant que le pouvoir ait constamment affaire à des diseuses de bonne aventure, cela n'a rien de mystérieux! Puisqu'il sait, puisqu'il peut prédire l'avenir qu'il est en train de faire, le pouvoir s'amuse à chercher ainsi des confirmations de sa prescience. Mais en face de ce pouvoir nécessairement marqué de folie, il y a des Kohlhaas; et tout ce qu'ils demandent, eux, c'est que le pouvoir reste en place, sans excéder les limites très précises de la loi et du droit, pour les protéger, leur éviter d'aller chercher ailleurs la justice; ils demandent de pouvoir avoir confiance en des lois et qu'il n'y ait pas trop de grabuge, pour parvenir à les faire appliquer! Le roi, lui, a besoin de bien d'avantage.

Mais, me direz-vous, pourquoi le roi a-t-il besoin que ce soit un fou qui détienne ce savoir, le savoir mystérieux et tout-puissant de la mort? Car, bien sûr, vous le voyez dans tout ce texte, le pouvoir de l'État, ce n'est rien d'autre que le fait de disposer du monopole de la mort. C'est en toute justice que Kohlhaas a la tête coupée. Là aussi, savoir qu'il peut mourir, que le roi lui-même est mortel et qu'un jour il mourra est une chose qui va de pair avec le pouvoir qu'il a de donner la mort.

Mais pourquoi est-ce à un fou, et non pas à la femme qu'il faudrait ou confier (si c'est la voyante) ou supposer (si c'est le roi) un tel savoir? Pourquoi au fou et pas à la femme? C'est dans cette direction que je vais m'avancer la prochaine fois, puisque je vais m'occuper d'une pièce, *Amphitryon*, qui est celle où pour la première fois Kleist met en scène des femmes et le désir de la femme. Il y aura ensuite aussi peut-être: *Penthésilée*.

Pour ce qui est de répondre à la question: pourquoi pas la femme, je répondrai la prochaine fois. Et pour ce qui est du fou?, eh bien il suffit de répondre par la phrase que le roi adresse à dame Héloïse: « Folie, tu gouvernes le monde... ». Le pouvoir est en soi une folie!

Question: Pourquoi Kleist fait-il intervenir Luther dans cette histoire, alors que vous nous avez montré combien il était sceptique, voire hostile à la religion, fût-elle réformée?

Je pense que c'est tout simplement à cause du fait que, si Luther n'était pas intervenu, il est peu probable que Kohlhaas ait jamais pu obtenir la moindre amnistie et pu ensuite entrer en relation directe avec son souverain. Kohlhaas aurait tout simplement été enfermé dans la nef des fous. L'exclusion aurait joué à plein. Alors que ce que réalise la fiction Luther, avant ou à côté de - la sorcière, c'est une dernière tentative pour renouer le pacte entre le fou et le roi. Il s'entremet, et fait dialoguer le fou qui obtient ainsi ce qu'aucun fou n'a jamais obtenu, pas même Martin dont j'ai parlé dans mon livre. A ce propos, un archevêque n'y serait pas non plus parvenu; il faut la position excentrique de Luther, pour que ça reste vraisemblable.